

RÉBÉHA AMROUNE

MON PÈRE RÊVAIT que ses enfants partent pour la France une fois adultes, lui qui a regagné l'Algérie pour s'occuper de la famille de son frère décédé. J'ai réalisé son souhait en 1965 et ne l'ai plus quittée depuis. Car la France, c'est mon bonheur, ma tristesse... Ce pays m'a ouvert les yeux quand j'y ai rejoint mon époux. Et c'est la Lorraine qui m'a offert ses bras.

Je suis née en 1946 à M'sila Metarfa, une bourgade de la région d'Alger, quand l'Algérie était un département français. En 1970, j'ai malheureusement renoncé à la nationalité sans le savoir en prenant ma carte de résidente. Aujourd'hui encore, ça me fend le cœur de ne pas être reconnue Française à part entière. Mais je n'envisage pas ma vie ailleurs qu'ici.

D'Étain où je suis arrivée, je me souviens de la sonnette des employés de l'usine Petitcollin, des militaires américains de la base de l'OTAN, du défilé des majorettes le dimanche... c'était le paradis. J'ai ensuite travaillé comme femme de ménage dans un cabinet d'avocat nancéien, avant de m'installer à Longwy et d'être employée à la mairie et à l'école de Mont-Saint-Martin. Mes journées étaient bien remplies : en plus du travail et des enfants, j'étais impliquée dans différentes associations. Pendant quinze ans, j'ai fait du bénévolat aux Restos du Cœur de Nancy ; on préparait les sacs de provisions, distribuait les cafés, portait le repas aux SDF. Quelle émotion que le cahier de gentils messages offerts par les bénévoles à mon départ ! Quand j'ai déménagé à Longwy, j'ai d'abord rejoint une association qui récupère meubles et vêtements, puis Pas à Pas et enfin, Femmes Solidaires.

Cet engagement associatif est, je crois, inspiré par mon père, Mohamed, un homme courageux. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il a combattu aux côtés de l'armée française, a été blessé puis fait prisonnier en Allemagne jusqu'à la Libération. Il parlait souvent avec émotion de la guerre, des épisodes de faim où les soldats cherchaient à manger dans les champs. Il n'a pourtant rien conservé, pas même l'uniforme. De cette histoire, il ne reste aujourd'hui que la carte d'ancien combattant. Je regrette qu'il n'y ait pas plus de reconnaissance des hommes des colonies engagés dans l'armée. Un cousin est même mort pour la France du côté de Verdun. Mais je ne suis pas amère envers mon pays. La vie est ainsi faite : mes enfants y sont nés, mon frère rêve d'y venir en vacances et moi, j'espère que me sera un jour accordée la nationalité française. Dans la famille Amroune, on aime la France. ★

Texte recueilli par Natacha STRYJAK

